

LA TERRE EN PARTAGE

Hommes et animaux, des droits communs

Un million six cent mille espèces animales vivent sur la planète terre. L'homme compris, qui continue pourtant de s'estimer créature supérieure en leur déniaient le moindre droit. Mais des philosophes et une discipline, l'éthologie, font valoir un autre point de vue qui pourrait changer notre rapport avec les animaux.



© Fotolia

Pendant longtemps les hommes ont vécu de cueillette et de chasse, se déplaçant et vivant en coopération naturelle avec leur biotope dans un système social peu hiérarchisé. Bien sûr des sacrifices d'animaux ont remplacé les immolations humaines. Mais des rituels montraient du respect pour la victime expiatoire, établissant avec elle

un lien symbolique vers les divinités. Certaines peuplades reconnaissaient même à certains animaux un esprit immortel. Puis les hommes ont commencé à cultiver la terre et à engranger des provisions et des biens. Avec la sédentarisation ils ont appris à domestiquer les animaux. Le loup puis les chèvres, ensuite les bovins, et ainsi de suite. Jusqu'à ce qu'arrive le

moment de tuer certains animaux de l'élevage avec qui pourtant des liens s'étaient créés ; ce qui était très différent que de chasser une proie ! James Serpell, cité par Matthieu Ricard dans son livre *Plaidoyer pour les animaux*, observe que « seules les cultures ayant domestiqué des animaux défendent la thèse de leur infériorité par rapport à l'homme. Ce qui à

la fois témoigne d'un malaise par rapport à l'acte de tuer un animal et implique une justification arbitraire qui permet d'accomplir un acte. Les peuples de chasseurs-cueilleurs ne considèrent pas les animaux comme des êtres inférieurs, mais comme des égaux, voire des supérieurs différents de nous, mais capables de pensées et de sentiments analogues aux nôtres. »

BIEN LOIN DU PARADIS TERRESTRE

Les religions et les philosophies occidentales n'ont pas pris la peine de s'intéresser à la vie animale autrement que pour la dévaloriser, ce qui rendait plus facile de s'en démarquer. La vision dominante chrétienne se basait sur la certitude que les animaux sont créés pour le seul bénéfice de l'homme, créature supérieure entre toutes. Les philosophes ont soutenu cette idée, ainsi Aristote, Cicéron ou Descartes, lequel assimilait l'animal à un automate. Thomas d'Aquin ne voyait rien de répréhensible à faire souffrir des bêtes. Et pour Spinoza, défendre de tuer les animaux était fondé sur une superstition et une pitié de femme et non sur la raison. D'autres voix se sont montrées (plus) bienveillantes comme Pythagore pour qui tous les vivants appartenaient à la même espèce, Voltaire s'insurgeant contre la vivisection, David Hume comparant l'asservissement des animaux à celui des femmes ainsi que Schopenhauer, François d'Assise, et le Mahatma Gandhi qui ne voulait pas sacrifier la vie d'un agneau pour nourrir un corps humain. Mais c'est en Angleterre que seront décidées les premières lois de protection animale, suite à un livre consacré aux droits des animaux publié en 1892 où le penseur militant Henry S. Salt estimait que les bêtes n'étaient pas des objets mais des êtres à part entière. Trop en avance sur son temps, (bien qu'écrit par Gandhi qu'il a convaincu au végétarisme), ses

critiques et réflexions ne rebondiront qu'aux dernières décennies du XX^e siècle où enfin un mouvement d'indignation s'affirmera en faveur des animaux.

À QUESTION INTELLIGENTE RÉPONSE PERTINENTE

Si on a cru les animaux dépourvus de capacités émotionnelles, sociales ou cognitives, c'est qu'on n'a pas su les voir ont estimé les chercheurs d'une nouvelle discipline : l'éthologie. Aussi, bien après les observations de Darwin, Jane Goodall, partie étudier les chimpanzés sur leur propre territoire au début des années 60, découvre des compétences et des comportements sociaux qui vont mettre en lumière ce que vivent et ressentent les animaux. C'est en renonçant à leurs représentations de l'animal comme objet passif, pour s'intéresser à son individualité, que les chercheurs trouveront des réponses inattendues qui vont modifier leurs rapports aux animaux. Mais le sort de ceux-ci en sera-t-il amélioré pour autant ?

MAI 68 ET SES LIBERTÉS

Peter Singer, bioéthicien et philosophe, a fondé le Mouvement de libération animale dans la foulée de mai 68. Le climat d'alors, pleinement réceptif aux idées nouvelles, permettait de questionner l'autorisation que les hommes s'octroient d'user de la vie d'autres êtres vivants, et de leur infliger des douleurs pour satisfaire leurs propres intérêts. Enfin était reconnue la souffrance animale après des siècles de dénégation, et ce, grâce également aux nouvelles méthodes scientifiques qui apportent la preuve et des indices chez les animaux d'une conscience de soi, de la capacité à anticiper l'avenir et à réaliser des objectifs. Pour toutes les espèces ? La réponse est

oui pour les abolitionnistes qui veulent la libération de tous les animaux. Leur objectif premier et absolu est de réduire leur souffrance et leur donner une meilleure vie en partant du principe d'égalité de considération (aussi bien par exemple envers les grands singes que les petits poissons). Ce qui n'est pas de l'avis d'Élisabeth de Fontenay, philosophe, quand elle dit : « *il existe une hiérarchie animale, et ce n'est pas penser en féodal mais en réaliste que de le reconnaître. Cette graduation et cette diversité dans la complexité, le fait que certains êtres vivants ont été construits avec une plus grande quantité d'informations génétiques (...) sont le résultat de l'évolution des espèces.* »

DE LA PITIÉ À LA RAISON

Schopenhauer, pour qui l'empathie est le fondement même de la morale, appelait à s'inspirer de l'Orient pour inventer un modèle non plus fondé sur la séparation entre les humains et les animaux, mais pour y voir une filiation évolutive et une commune sensibilité à la souffrance. La pitié et l'amour ne suffisent pas ; ils sont trop sélectifs. Pour preuve, l'homme qui adore son chien se fiche pas mal des truies ligotées dans une cage. C'est donc la rationalité, voire la scientificité plus que la sensibilité qui implique qu'on ait des devoirs envers les animaux. L'homme doit abandonner ses illusions de prééminence et par une compréhension intellectuelle, reconnaître un statut moral et une capacité de sentir et même de perception de soi aux animaux. Et in fine, refuser qu'ils soient des produits à consommer. Ce sera alors signe d'un progrès de l'humanité.

Godelieve UGEUX

Boris CYRULNIK, Élisabeth de FONTENAY, Peter SINGER, *Les animaux aussi ont des droits*. Entretiens réalisés par Karine Lou Matignon, Paris, Seuil, 2013. Prix : 18 € - 10% = 16,20 €.

NE PLUS DÉTOURNER LE REGARD

Le massacre annuel de milliards d'animaux terrestres et marins va-t-il se perpétuer encore longtemps ? Comment ne pas se laisser interpellé par les découvertes scientifiques et les observations éthologiques sur les capacités étonnantes et la sensibilité des animaux ? L'enquête ouverte par Matthieu Ricard, systématique et sans moralisme militant, fait réfléchir sur les comportements humains envers les autres espèces de la planète. Sous prétexte de se soigner ou de se nourrir, les animaux sont réduits à l'état de produit de laboratoire ou de morceaux de viande, élevés cruellement sans considération pour leur individualité et atrocement mis à mort. Par pitié et par raison, pour progresser spirituellement, l'humanité carnivore doit renoncer à sa barbarie. (G.U.)

Matthieu RICARD, *Plaidoyer pour les animaux. Vers une bienveillance pour tous*, Mayenne (France), Allary Éditions, 2014. Prix : 23,70 € - 10% = 21,33 €.



Moins de viande dans l'assiette

Certains décident de limiter leur consommation de viande. D'autres vont jusqu'à refuser tout produit d'origine animale. Entre raison et émotion, le choix végétarien est une affaire de conscience et de cheminement personnel.

« **J**ai été élevée presque exclusivement aux steaks hachés, saucisses, rôtis, blancs de poulet et hachis. Jamais rien qui puisse rappeler l'animal. » Comme la très grande majorité des occidentaux, Cynthia a grandi avec un régime alimentaire classique très fourni en viande. Petit à petit, dans la campagne où elle vivait, elle a commencé à faire le rapprochement entre son assiette et les animaux d'élevage. « *Je me suis demandé pourquoi j'en mangeais. J'ai commencé par remplacer l'un ou l'autre plat par une alternative végétarienne comme le haché de tofu ou les steaks de légumes.* » Aujourd'hui, à trente ans, Cynthia confie ne plus manger de viande du tout. Le changement de régime alimentaire, dans son cas, a été progressif.



© Fotolia

VÉGÉTARIEN, ON LE DEVIENT

Chez certains, le déclic se produit de façon beaucoup plus soudaine. C'est le cas de Béatrix, soixante-sept ans, qui se souvient d'un événement déclencheur très précoce et marqué par une émotion forte et radicale. « *J'avais six ans. Rentrant à vélo de l'école, j'aperçois le boucher venu tuer le cochon. L'animal est suspendu à une échelle dans la buanderie. Sous le choc, je me suis enfuie de la maison. Mes parents ont dû faire appel aux forces de l'ordre pour me retrouver. J'ai ensuite refusé de passer par cette pièce et il a fallu m'installer une échelle pour que je puisse rentrer par la fenêtre.* » Depuis cet instant, Béatrix est végétarienne. Cela fait soixante ans. Au passage, elle n'a pas caché ses convictions à ses enfants, mais sans les imposer. « *Je leur servais de la viande tous les deux jours, explique-t-elle, à raison de cent grammes par personne. Cela n'a jamais posé de problème. Ils appréciaient autant le menu végétarien que le menu carné.* » D'ailleurs, parmi ses quatre enfants, un seul est végétarien aujourd'hui, son fils Manuel. Ce dernier, jeune informaticien, précise que ce choix n'a pas été automatique. Il a suivi son propre cheminement : « *J'ai fait le pas il y a cinq ans après avoir lu le livre Bidoche, de Fabrice Nicolino. Je ne voulais pas devenir schizophrène et devoir me trouver des excuses bidon chaque fois que je mangerais de la viande.* »

VÉGÉTARISME.

Une démarche qui touche de plus en plus de jeunes et de moins jeunes.

Chez d'autres, ce sont les images qui s'avèrent décisives. Ainsi, Nathalie, une Bruxelloise de quarante-sept ans, a été convaincue suite à un documentaire-choc sur les insoutenables excès de l'élevage industriel. Insoutenables pour sa conscience, mais aussi en termes d'émissions de gaz à effets de serre, de consommation de ressources et de pollutions. Elle n'est pas pour autant végétarienne à 100%, elle consomme de la viande une fois toutes les deux semaines environ.

UN PEU, OU PAS DU TOUT

« *Je partage un colis de viande avec des amis, poursuit Nathalie. Elle provient d'une ferme dans laquelle on respecte le plus possible les animaux et leur environnement. Ils ont tous un nom. Quand je mange un morceau de viande, j'ai toujours une pensée émue et du respect pour l'animal. J'ai également réduit ma consommation de fromage de manière drastique. Car pour avoir du lait, il faut que la mère ait un petit. Et savez-vous ce que l'on fait du petit à la naissance quand les filières ne sont pas bien organisées et que l'on veut produire toujours plus ? On le tue froidement, tant dans le conventionnel que dans le bio. Parfois, je pense qu'il vaut mieux manger un morceau de*

viande que manger du fromage. » Pour les végétaliens, qui s'interdisent tout produit d'origine animale, la position vis-à-vis de l'élevage peut être plus catégorique. Manuel la partage : « *Pour moi, c'est de la trahison. On s'occupe d'une bête, elle nous fait confiance, puis un jour on l'emmène à la mort. Je suis d'avis que si ce n'est pas une question de survie, tout élevage est injustifié.* » Caroline, une jeune assistante sociale, pointe quant à elle l'incohérence de la relation entre les hommes et les animaux : « *On ne peut pas, d'un côté, jouer avec son chien et lui témoigner de l'affection, et de l'autre manger une côtelette de porc ou une cuisse de poulet. Nous agissons de manière très paradoxale.* » Dans la plupart des associations écologistes, on défend une position médiane : manger moins de viande, faire le choix du label bio qui garantit un plus grand respect du bien-être animal ou, mieux encore, être en relation directe avec l'éleveur.

Guillaume LOHEST

Fabrice NICOLINO, *Bidoche*, Paris, Éditions Les Liens qui Libèrent, 2009, prix : 23 € -10% = 20,70 €. Edition Actes Sud-Babel, 2010, prix : 9,70 € -10% = 8,73 €. Voir aussi, le site de l'ASBL belge Végétik.



Ils parlent au nom des animaux

Association active depuis plus de trente ans en Belgique, GAIA engrange progressivement des succès dans le combat jamais achevé pour un meilleur respect des animaux.

Une vieille dame sans compassion pour les humains mais vénérant son petit chien de compagnie, c'est l'image caricaturale de l'adepte de la cause animale. On rencontre des personnes de ce genre mais tel n'est pas l'impression que dégage le président de GAIA, Michel Vandenbosch.



MANIFESTATION.

GAIA peut compter sur le soutien de plusieurs milliers de sympathisants.

Âgé de cinquante-deux ans, allure jeune et décontractée, légère barbichette, œil vif, c'est lui qui, en 1992, a co-fondé cette organisation, avec Ann De Greef. GAIA est maintenant une association notablement reconnue comme l'interlocuteur de référence dans le domaine de la protection des animaux. Outre des milliers de sympathisants et des dizaines de bénévoles pour des actions ponctuelles, quatorze personnes travaillent à temps plein dans des bureaux lumineux de la galerie Ravenstein en plein centre de Bruxelles. Preuve de cette capacité de mobilisation, nous explique Michel Vandenbosch, près de dix mille personnes manifestaient dans la capitale contre l'abattage des moutons sans étourdissement préalable le 27 septembre dernier, à l'appel de GAIA.

UN CHOIX EN CONSCIENCE

Comment devient-on ainsi militant de la cause animale ? Parfois par sensibilité personnelle ou suite à une expérience où on a été témoin de violence vis-à-vis des animaux. Cela peut être aussi par réflexion et choix éthique. C'est le cas du fondateur de GAIA. Il débute comme jeune bénévole à l'association Veewijde qui recueille les animaux dont les gens veulent se débarrasser. En 1985, il s'émeut du sort de trois chimpanzés, offerts par le président zaïrois Mobutu au roi Baudouin, et qui ont été transportés illégalement dans des conditions déplorables en Belgique. Il alerte alors, avec succès, la presse et l'opinion publique. Il termine surtout des études de philosophie à la VUB (Vrije Universiteit Brussel) où il se passionne pour les questions éthiques.

« En étudiant la philosophie, influencé par la réflexion de Peter Singer et de Gandhi, j'en suis arrivé à penser que le cercle de notre

compassion pour les êtres qui souffrent concernait bien entendu les hommes mais devait être étendu à tous les êtres sensibles, les animaux vertébrés qui peuvent littéralement avoir mal physiquement et psychologiquement si on les maltraite. Je ne milite pas pour les mouches ou les moustiques. Ce qui me touche, c'est la vulnérabilité de l'animal à notre merci. L'animal ne peut pas parler. Ce n'est pas pour cela qu'il ne souffre pas. » GAIA n'est pas le premier en Belgique ni le seul à s'intéresser au bien-être animal : « Ce qui m'a frappé en étudiant l'histoire de la militance pour les animaux, c'est de constater que des philosophes ou des humanistes qui avaient milité contre l'esclavage, les violences faites aux enfants et aux femmes militaient aussi contre la cruauté envers les animaux et étaient sensibles aux plus vulnérables, humains ou animaux. »

Ainsi, parmi les précurseurs, Jules Ruhl, un brillant docteur en sciences naturelles de Verviers fonde en 1908 la société contre la cruauté envers les animaux, qui s'appellera plus tard Veewijde, lieu principal à Bruxelles de refuge et d'hébergement pour les animaux abandonnés. Il sera à la base de la première loi de la protection animale datant de 1929.

En Belgique, vingt-neuf associations différentes militent pour la cause animale, beaucoup de manière pragmatique. GAIA n'accueille pas des animaux abandonnés mais cible prioritairement son action en direction de l'opinion publique et des pouvoirs publics, apportant une argumentation fondée sur une éthique des rapports avec les animaux.

DES ACTIONS SPECTACULAIRES

L'association s'est fait remarquer par des actions de confrontation non violente ou

à l'aide de caméras cachées pour dénoncer des conditions déplorables de vie d'animaux sur des marchés publics, dans certains abattoirs ou lors de courses de chevaux dans les rues.

L'opinion publique s'en est émue. Les pouvoirs publics ont alors réagi et des lois ont été votées pour encadrer ou

limiter certaines pratiques.

Aujourd'hui, GAIA a évolué dans ses modes d'action : « Nous agissons maintenant de manière plus progressive et plus flexible. Nous étions des radicaux pragmatiques. Nous serions plutôt maintenant des idéalistes pragmatiques. »

Les actions de sensibilisation utilisent de nouveaux créneaux. Elles touchent l'opinion publique via des campagnes de presse ou de publicité radio ou télé, par exemple contre le gavage des oies ou l'élevage d'animaux à fourrure. Certaines campagnes sont très efficaces. Dans les premières semaines qui ont suivi la diffusion d'un spot audiovisuel contre les conditions d'élevage des lapins en batterie, la vente de la viande de lapin avait chuté de moitié. Des contacts ont eu lieu aussi, avec succès, auprès de grandes chaînes de distribution pour ne proposer par exemple à la clientèle que des œufs provenant de poules non élevées en batterie où la surface dont elle dispose est à peine plus grande qu'une feuille A4. Autre avancée : le bien-être animal est maintenant reconnu comme une compétence ministérielle à part entière, non associée à l'agriculture.

GAIA est désormais consulté dans l'élaboration des lois de protection animale. Mais l'action de l'association vise aussi à sensibiliser les jeunes. L'an passé, des permanents de GAIA ont ainsi animé des séances d'information dans plus de trois cents classes du primaire et du secondaire à l'intention de près de sept mille élèves. Les mentalités évoluent, des progrès sont enregistrés, mais, avoue Michel Vandenbosch, il y a encore beaucoup à faire pour améliorer et respecter la vie des animaux.